

mettre en tête de son programme cette déclaration de dévouement à la fille de Ferdinand VII, et travailler réellement au profit de D. Carlos, voilà une étonnante déshonorerait à nos yeux les carlistes. Il faut nous de répéter que les no ns mis en avant par le parti absolutiste, dans les élections, nous rassurent sur la loyauté de ce parti. Oui, M. de Viluma, le duc de Medina-Celi, d'Arjona, de Berrioz-bal, Bilanes, représentent une transaction au profit universel de l'Etat, en particulier au profit d'Isabelle, mais sans en excepter celui des carlistes, en tant que leurs intérêts s'accorderont avec l'intérêt de l'Etat; ils ne représentent en aucune façon une trahison.

Ajoutons, pour donner plus de poids à notre opinion, que la Cour, et particulièrement la reine Christine, ne semblent nullement partager la colère libérale contre le parti monarchique. On va jusqu'à dire, chose probablement fautive, qu'elle a tenté de constituer, il y a huit jours, un nouveau cabinet avec M. de Viluma, et qu'elle favorisait en Catalogne des débarquemens d'armes destinées à une insurrection carliste.

Nous le répétons, les nouvelles d'Espagne, depuis huit jours, présentent un caractère extraordinaire et digne de la plus sérieuse attention.

— Nous recevons d'un de nos amis d'Espagne une lettre intéressante, renfermant des renseignemens fort curieux. Dans des matières si délicates, où toute prévision est nécessairement incertaine, nous devons laisser à notre ami la responsabilité de ses opinions, déclarant néanmoins qu'elles nous inspirent une haute confiance :

« Madrid, 14 septembre. »

« Nous touchons à une de ces grandes époques où les peuples donnent des leçons aux parisiens : où les autorités constituées ne se suffisent plus à elles-mêmes, où au gouvernement ; où les lois inévitables se croissent d'instant en instant. Les deux partis, dont l'un s'appelle monarchique ou monarchique religieux (on le nomme aussi absolutiste), et l'autre modéré, puis monarchique constitutionnel, luttent ensemble quoique avec des forces inégales. Le premier de ces partis est immense, calme, ami de l'ordre, et dans la généralité, dans la majorité sensée de ses membres, il est fort loin de tendre à la tyrannie ou au despotisme ; il n'abrite aucune idée de réaction, bien qu'il nourrisse l'idée de certaines réparations justes et praticables. Ce parti a fait les plus grands pas dans sa carrière actuelle. Il commença à respirer l'année dernière, et, dans sa seconde lutte, il a triomphé du parti parlementaire partout où il y a eu de la liberté, où l'on a été à l'abri des intrigues et des actes d'arbitraire qui signent chaque jour les journaux. Le parti modéré, voyant que l'opinion monarchique est victorieuse et va être représentée au Parlement, a inventé la distinction des partis légaux, appliquant ce titre à tout ce qui est purement constitutionnel, soit modéré, soit progressiste ou démocratique ; sans doute tout est légal, hélas ! de penser comme les monarchiques. Cette distinction a produit l'objet (*La Positiva*) déjà annoncé l'exclusion du sein de la représentation nationale les candidats du parti monarchique et particulièrement ceux de Navarre. Cette idée est irréalisable, elle est en contradiction manifeste avec la loi du pays, en contradiction avec tout droit public, avec le droit naturel et le droit des gens, mais enfin si l'on parvenait à repousser de leurs rangs, bien et légitimement acquis, les représentans d'une province qui partage toutes les charges publiques, obéit à la Constitution, paie ses impôts, envoie ses fils à l'armée, et a su d'ailleurs choisir dans son sein, pour leur donner sa confiance, les hommes les plus sensés, les plus honorables et les plus tolérans, ne serait-on pas autorisé à dire qu'on pousse cette province non seulement à la désobéissance, mais même à la rébellion ?

Où, ne croyez pas que l'intolérance dont je parle soit uniquement le fait de quelques journaux ; elle est partagée par des hommes de la situation. L'un de nos gouvernans a eu, il y a deux jours, une discussion fort animée quoique sans aigreur, avec un célèbre et recommandable personnage qui le réduisit à un honteux silence, après avoir entendu de sa bouche quelques paroles pleines de dépit. Il serait à souhaiter qu'on rendit publique la polémique engagée dans certains cercles sur le moyen qu'il y aurait à prendre pour neutraliser ou exercer la force monarchique ; tout le monde cependant ne connaît pas encore cette force, bien qu'elle se révèle peu à peu, à mesure que les hommes perdent de leur crédit aux yeux des soutiens les plus honorables de la situation présente. Je vous ai déjà parlé de M. Pidal en une autre occasion ; maintenant, je viens d'entendre dire à un homme bien placé pour le savoir que M. Mayans incline aux progressistes. Ce qui est certain, c'est qu'au milieu de cette confusion, MM. les modérés sont véritablement anéantis.

« Le *Globo*, le *Tiempo*, le *Castellano* et l'*Heraldo* poursuivent leur système d'alarmer le pays contre les monarchiques. On parle de désaccord survenu entre les ministres ; je viens de vous dire qu'on juge M. Mayans porté aux idées progressistes. Il est un point sur lequel les ministres sont unanimes, c'est leur résolution de traiter sévèrement les monarchiques. Je ne vous dis rien de ces arrêtés d'exil décrétés en plusieurs provinces, et sur lesquels le *Catalico* de ces jours passés vous a fidèlement renseignés.

« L'ascendant, la force légale et pacifique du parti monarchique s'accroît chaque jour, à proportion du discrédit où tombent les parlementaires. Je sais pertinemment que de célèbres personnages, qu'on a constamment vu jusqu'ici défendre le gouvernement représentatif, soutiennent maintenant des polémiques animées contre cet ordre de choses ; peut-être le jour n'est-il pas éloigné où ces hommes deviendront les défenseurs avoués des principes dont on prétend bannir la représentation et l'expression publique, et ce qui appartenait à connaître ainsi, à force de dénigrement. Je répète que

je ne vous dis rien dont je ne sois certain ; les journaux vous apprendront ce que je passe sous silence.

« Je ne puis vous assurer que le gouvernement est extrêmement mécontent du résultat des élections dans plusieurs provinces. M. Pidal en a perdu la tranquillité, au point de n'en pouvoir parler sans s'échauffer outre mesure ; on ne dirait certainement pas que c'est le même M. Pidal qui, dans une solennelle occasion, n'osa se charger, pour servir son parti, de former un cabinet. Ainsi vont les choses : nous en sommes venus au point de ne plus savoir quels sont les modérés, ni ce que c'est que la modération. Cette modération manque en tout : dans les idées, dans les discours et dans les actes. »

AUTRICHE.

— Leurs Majestés impériales et royales d'Autriche sont arrivées le 5 septembre à Trieste. Des estafettes y avaient annoncé la prochaine arrivée du grand duc de Toscane, du roi de Naples et du cardinal Lambruschini. Le duc de Modène y était arrivé la veille, et l'on attend encore l'arrivée du roi de Sardaigne où de quelqu'un de sa cour. Il paraît certain que dans cette auguste réunion, que l'on pourrait qualifier de congrès royal, il sera pris des mesures unanimes pour la répression des attentats de la Jeune-Italie. De nombreux documents ont été réunis où se dévoilent les criminels projets de cette association conspiratrice, dont le chef, Mazzini, dirige les mouvemens et compromet impunément la tranquillité publique dans toute l'Italie. Il faut espérer que la réunion des souverains présents dans nos murs aura trouvé le moyen de contenir les coupables efforts de ce Catilina de notre époque.

SUÈDE.

— On écrit de Stockholm, 31 août : « La question de la représentation nationale est résolue de la manière dont on l'avait prévue. La noblesse et le clergé l'ont rejetée à une immense majorité, tandis que la bourgeoisie et l'ordre des paysans l'acceptaient presque par acclamation. Ce dernier ordre l'a aussitôt fait porter par une députation aux autres ordres, en les sommant de se réunir à lui. Son adresse avait quelque chose de fanfaron qui n'a pas réussi à les amener à quelque proposition conciliatrice. Dès le même soir, les membres des minorités dans les deux premiers ordres se sont réunis dans la salle de la Bourse, au nombre d'environ deux cents, pour aviser aux moyens de se relever de leur défaite. Le comte d'Aulcrschward (du nom et de la famille de Passassin de Gustave III), qui présidait l'assemblée, a proposé la nomination d'un comité qui serait chargé d'élaborer, dans le même sens et le même projet rejeté, un projet nouveau pour être présenté aux Etats dans la forme constitutionnelle. Cependant le rédacteur du principal journal de Stockholm, Lars-Bjorka, ayant fait remarquer la nécessité d'employer aussi au succès de leur opposition des moyens extérieurs, le président crut devoir protester contre l'emploi de ces moyens, ce qui obligea le journaliste de déclarer que sous cette expression il n'avait entendu que l'action régulière de la presse sur l'opinion publique. Une réunion postérieure fut résolue pour s'occuper du choix du comité proposé. En attendant, il y a eu dans les soirées du 29 et du 30 quelques mouvemens partiels mais sans portée. »

AMÉRIQUE.

Découverte importante.— Le *Cincinnati Commercial* rapporte qu'un habitant de cette ville vient d'inventer un nouveau système d'éclairage qui surpasse celui de Bude. Aussitôt qu'on pourra obtenir une patente, il sera employé à Cincinnati. Une lampe placée à 200 pieds de hauteur éclairera toute la ville. Son éclat est celui du soleil de midi, et les frais sont moindres que ceux de tout autre système. L'éclairage de la ville entière ne coûtera que \$3000 par an.

LES ORIGINAUX.

Suite et fin.

On passa ensuite dans le salon, où l'on servit le café et les glaces. Suivant un usage que M. Raily avait sans doute rapporté de Moscou, plusieurs tables étaient couvertes de bijoux, d'objets précieux, de brillantes bagatelles, recueillis dans les divers pays qu'il avait parcourus, ce qui donnait à cette pièce plutôt l'aspect d'une boutique à l'enchère que d'un appartement de bonne compagnie. Un nombreux orchestre se mit en devoir d'exécuter un concert ; mais la musique ne put parvenir à combattre la gêne et l'ennui qui s'étaient impatrimonisés dans ces salons. A neuf heures on avait quitté la table, avant dix heures presque tous ces nobles hôtes avaient quitté M. Raily.

Dans un salon écarté, quelques tables de wisih étaient dressées qui occupèrent les plus embarrassés de leur contenance. Un petit groupe entourait un vieillard d'une assez belle taille, droit encore. C'était M. O'Beary, qui naguère avait passé pour le premier, et était probablement le plus ancien joueur de l'Europe. M. O'Beary avait fait du jeu l'occupation de sa vie, sa profession ; il en avait vécu et en vivait encore. Il prenait plaisir à raconter quelques unes de ses aventures de jeu, et y mettait le plus désespérant accent irlandais qui fût jamais ; en voici une entre autres :

— Depuis longtemps, nous dit-il, le duc de IL... désirait jouer avec moi ; je ne me fis pas prier pour lui procurer cette petite satisfaction. Il choisit le piquet. Nous commençâmes la partie à neuf heures du